



1851-1852

LE COUP D'ÉTAT

LETTRES DE BRUXELLES

Le coup d'État de Décembre éclate. Le 2 au matin, Victor Hugo quitte sa maison de la rue de La Tour-d'Auvergne, et va rejoindre les représentants de la gauche, pour la lutte de douze jours que raconte l'*Histoire d'un crime*.

Le 4, les communications sont encore libres. Il fait remettre à M^{me} Victor Hugo ce billet au crayon :

A Madame Victor Hugo.

[4 décembre 1851].

Chère amie, j'ai passé la nuit chez un excellent ami de la famille Duvidal, M. de la Roellerie. Remerciez-le bien pour moi. J'ai présidé hier soir la réunion de la gauche. Rien n'est désespéré. Je pars ce matin pour le faubourg Saint-Antoine.

A la garde de Dieu!

M^{me} Victor Hugo reste plusieurs jours sans nouvelles. Elle reçoit ensuite, par voie détournée, sous le nom de M^{me} Rivière, les deux lettres qui suivent :

Dimanche 7 décembre.

Mon cher ami,

M. Rivière a été obligé de partir sans avoir eu le temps de vous faire ses adieux. Il me charge de vous en faire part. Du reste, il se propose de vous écrire lui-même dès qu'il aura un instant à lui, et ce sera un

bonheur pour lui de vous dire tout ce dont son cœur est rempli pour vous.

N'ayant pu retrouver la portière au moment de son départ, il vous prie d'avoir la bonté de lui donner de sa part, comme gratification, cinq francs que M^{me} Rivière vous remettra la première fois que vous la verrez. Vous seriez bien aimable de dire à M^{me} Rivière que son mari se porte bien, qu'il l'embrasse tendrement, ainsi que sa fille et ses fils, et qu'il leur écrira à tous bientôt.

M. Rivière vous envoie son meilleur serrement de main.

ALBERT DURAND.

Monsieur Rivière vous prie de montrer cette lettre à sa femme.

Lundi 8 décembre.

Mon cher ami,

M. Rivière est bien portant, mais il a trouvé en arrivant tant d'affaires qu'il ne peut encore vous écrire.

Il me charge de le faire à sa place en vous priant d'en faire part à sa femme et à ses enfants. Dans la situation actuelle, il faudra encore un peu de temps pour que le commerce reprenne; cependant tout peut finir par aller bien.

Dites à Madame et à M^{lle} Rivière que M. Rivière les embrasse bien et compte les revoir bientôt.

Votre ami,

ALBERT DURAND.

A Madame Rivière (Madame Victor Hugo).

Bruxelles, 12 décembre [1851], 7 heures du matin.

Chère amie, un mot à la hâte. Je suis ici. Ce n'est pas sans peine. Écris-moi à cette adresse : M. Lanvin, Bruxelles, poste restante.

Si tu as des lettres pour moi, garde-les toutes, et ne les remets à personne. Je te ferai savoir comment tu pourras me les envoyer plus tard.

J'espère que tu revois nos chers enfants. Envoie-moi des nouvelles détaillées. Aie bien soin de tous mes papiers. Que s'est-il passé à la maison?

On te remettra mes clefs. Tu trouveras les titres de rente dans un portefeuille sur le carton rouge qui est dans mon armoire de laque (celle de ton père). Aies-en grand soin.

Recueille et garde précieusement tout ce qui est dans le coffret qui est à côté de mon lit. Ce sont des journaux, *exemplaires uniques*. Dans le coffret recouvert de tapisserie près de ma table, il y a des choses précieuses. Je te les recommande.

Ce que je te recommande surtout, c'est d'avoir bon courage.

Je sais que tu as l'âme grande et forte. Dis à mes enfants bien-aimés que mon cœur est avec eux. Dis à ma petite Adèle que je ne veux pas qu'elle pâlisce, ni qu'elle maigrisse.

Qu'elle se calme. L'avenir est aux bons!

Mes effusions à nos amis, à Auguste, à Meurice*, à sa charmante femme. Je ferme tout de suite cette lettre pour qu'elle te parvienne aujourd'hui même.

Bruxelles, dimanche 14 [décembre 1851].

3 heures après midi.

J'ouvre ta lettre, chère amie, et j'y réponds tout de suite. Sois tranquille. Les *dessins*** sont en sûreté. Je les ai avec moi ici, et je pourrai ainsi continuer mes travaux. Je les avais changés de malle. En partant de Paris, je les ai emportés.

Pendant douze jours, j'ai été entre la vie et la mort, mais je n'ai pas eu un moment de trouble. J'ai été

* Auguste Vacquerie et Paul Meurice étaient en ce moment, avec Charles et François-Victor Hugo, détenus, pour délits de presse, à la Conciergerie.

** Victor Hugo, ici, par le mot *dessins*, entend ses manuscrits.

content de moi. Et puis je sais que j'ai fait mon devoir et que je l'ai fait tout entier. Cela rend content. Je n'ai trouvé autour de moi que dévouement absolu. Ma vie a été quelquefois à la discrétion de dix personnes à la fois. Un mot pouvait me perdre. Jamais le mot n'a été dit.

Je dois immensément à M. et M^{me} de M... — que je t'ai nommés. Ce sont eux qui m'ont sauvé au moment le plus critique. Fais une visite *bien chaude* à M^{me} de M... Elle demeure à côté de chez toi, 2, rue de Navarin. Un jour, je te raconterai tout ce qu'ils ont fait pour moi. En attendant, tu ne peux pas leur montrer trop de cordiale reconnaissance. Cela est d'autant plus méritoire à eux qu'ils sont dans l'autre camp, et que le service qu'ils m'ont rendu *pouvait les compromettre gravement*. Tiens-leur compte de tout cela, et sois charmante avec M^{me} de M... et avec le mari qui est le meilleur des hommes. Rien qu'à le voir, tu l'aimeras. C'est un Abel*.

Envoie-moi des nouvelles détaillées de mes chers enfants, de ma fille qui a dû bien souffrir. Dis-leur à tous de m'écrire. Les pauvres garçons ont dû être bien mal à la prison, vu l'encombrement. Leur a-t-on fait quelque nouvelle rigueur? Écris-le-moi. Je sais que tu vas les voir tous les jours. Dînes-tu toujours avec notre chère colonie***?

Je suis ici logé à l'hôtel de la *Porte Verte*, chambre n° 9. J'ai pour voisin un brave et courageux représentant réfugié, Versigny. Il a la chambre n° 4. Nos portes se touchent. Nous vivons beaucoup ensemble. Je mène une vie de religieux. J'ai un lit grand comme la main. Deux chaises de paille. Une chambre sans feu. Ma dépense en bloc est de 3 francs cinq sous par jour, tout compris. Versigny fait comme moi.

Dis à mon Charles qu'il faut qu'il devienne tout à fait un homme. Dans ces journées où ma vie était à chaque minute au bout d'un canon de fusil, je pensais à lui. Il pouvait à chaque instant devenir le chef de la famille, votre soutien à tous. Il faut qu'il songe à cela.

Vis d'économies. Fais durer longtemps l'argent que je t'ai laissé. J'ai assez devant moi pour aller ici quelques mois.

J'ai vu hier ici le ministre de l'intérieur, M. Ch. Rogier qui m'avait fait une visite, rue Jean-Goujon, il y a vingt ans. En entrant, je lui ai dit en riant : Je viens vous rendre votre visite.

Il a été fort cordial. Je lui ai déclaré que j'avais un devoir, celui de faire l'histoire immédiate et toute chaude de ce qui vient de se passer. — Acteur, témoin et juge, je suis l'historien tout fait. *Que je ne pouvais pas accepter de condition de séjour*. Qu'on me renvoyât si l'on voulait. Que d'ailleurs je ne ferais cette publication *historique* qu'autant qu'elle n'aggraverait

* Allusion à son frère Abel Hugo.

** Les quatre prisonniers de la Conciergerie.

pas le sort de mes fils à cette heure au pouvoir de l'homme. Il peut les torturer en effet.

Dis-moi ce que tu en penses. Si un écrit de moi peut avoir quelque inconvénient pour eux, je me tairai. En ce cas-là, je me bornerai à finir ici mon livre des *Misères*. Qui sait? c'était peut-être la seule chance de le finir. Il ne faut jamais accuser ni juger la providence. Quel bonheur, par exemple, que mes fils aient été en prison dans les journées du 3 et du 4!

M. Rogier m'a dit que, si je publiais cet écrit maintenant, ma présence pourrait être un grand embarras pour la Belgique, petit état à côté d'un voisin fort et violent. Je lui ai dit : — En ce cas, si je me décide à cette publication, j'irai à Londres. — Nous nous sommes séparés bons amis. Il m'a offert des chemises.

J'en ai besoin, en effet. Je suis sans vêtements et sans linge. Prends la malle vide. Mets-y mes nippes. Mets-y mon pantalon à pieds neuf, mon pantalon non neuf, mon vieux pantalon gris, mon habit, mon gros paletot à brandebourgs, dont tu retrouveras le capuchon sur le banc sculpté, et mes souliers neufs. Outre la paire qui est chez moi, j'en ai commandé une paire à Kuhn, mon bottier, rue de Valois, il y a trois semaines. Fais-la prendre et payer (18 fr.) et mets-la dans la malle.

Cadenasse le tout. Je te ferai savoir plus tard de quelle façon tu devras me l'envoyer.

Peut-être sera-t-il utile que tu viennes passer ici deux ou trois jours pour nous entendre sur une foule de choses essentielles et impossibles à écrire. Si tu étais de cet avis, nous en recauserions dans nos prochaines lettres.

Je finis, l'heure de la poste me presse. Il me semble que j'oublie encore une foule de choses. Chère amie, je sais que tu as été pleine de courage et de dignité dans ces affreuses journées. Continue. Tu te fais honorer de tout le monde. Donne-moi des nouvelles de la santé de Victor et d'Adèle. Quant à Charles, il est d'acier.

Embrasse-les tous bien tendrement et serre les généreuses mains d'Auguste et de Paul Meurice.

Je t'embrasse mille fois. N'oublie pas la visite aux M...

Bruxelles, dimanche matin, 28 décembre [1851].

Dumas va à Paris et se charge de te porter cette lettre. Chère amie, j'espère que vous vous portez tous bien là-bas. Je trouverai peut-être de vos lettres aujourd'hui à la poste et ce sera un bien grand bonheur pour moi dans ma solitude. Rien de nouveau ici. J'ai eu pourtant hier matin la visite de deux gendarmes.

On m'a un peu pris au corps, fort poliment du reste; on m'a un peu mené chez le procureur du roi; on m'a un peu traîné à la police, pour m'expliquer *sur mon faux passeport*. Le tout s'est terminé par des quasi excuses de leur part, par un éclat de rire de mon côté, et bonsoir. Les journaux de l'opposition d'ici voulaient faire quelque bruit de la chose. J'ai trouvé cela inutile. Au fond ce gouvernement a peur de l'homme du coup d'État et il ne faut pas leur en vouloir de tracasser un peu les proscrits. Je leur pardonne, mais le procédé n'en est pas moins très belge — très welche, comme dit Voltaire.

Il sera peut-être arrangeable de faire quelque chose ici avec la librairie belge qui renoncerait à la contre-façon. C'est un grand plan. On m'a fait des ouvertures. Nous verrons ce que cela deviendra.

Je travaille beaucoup aux notes* que tu sais. Quel dommage que cela ne puisse pas être publié ainsi! Enfin, nous verrons encore de ce côté-là.

Aimez-moi tous, Charles, Victor, Auguste, Paul Meurice, mes quatre fils, comme je les appelle. J'espère que tous ces chers prisonniers vont bien. Dis à mon Adèle chérie de m'écrire une bonne petite lettre comme l'autre jour.

Dumas me presse de fermer ma lettre. Je vous embrasse tous et j'aspire au jour où je ne vous embrasserai plus sur le papier.

Bruxelles, mardi 30 décembre [1851].

Avant tout, chère amie, rassure-toi. M^{me} Faillet m'a apporté ta lettre ce matin à mon auberge, mais Dumas avait déjà dû hier te remettre la mienne. En ce moment où je t'écris, tu dois savoir ce qui s'est passé. Petite tracasserie, rien de plus, et à l'heure qu'il est je la crois complètement terminée. Du reste, tout le monde ici me témoigne les plus ardentes sympathies, et de tous les côtés et de tous les partis à la fois. Ce matin j'avais près de moi, en déjeunant à la table que tu sais, M. de Perseval, l'orateur de l'opposition démocratique à la Chambre belge, et M. Deschamps, l'orateur de l'opposition catholique. Tous deux me faisaient offre cordiale de services. M. Deschamps, qui a été deux fois ministre, m'a parlé de cette petite affaire de passeport, et m'a dit qu'il s'entremettrait au besoin, mais que je pouvais me considérer comme défendu ici par tout le monde.

Il m'a dit : Bien des gens vous haïssent, mais tout le monde vous honore.

* L'Histoire du 2^e Décembre, que Victor Hugo avait entrepris d'écrire dès son arrivée. — Initiée depuis *Histoire d'un crime*.

Je crois en effet que pour l'instant je puis rester ici en parfaite sécurité. Dans tous les cas, sois tranquille, l'Angleterre n'est qu'à une enjambée.

Oui, il faut s'occuper du mobilier. Mais, tout en prenant ses précautions, il ne faut pas s'effarer. *On y regardera à deux fois* avant de mettre le séquestre sur mes meubles, sur mes droits d'auteur et sur mon traitement de l'Institut. Cela me ferait moins de mal qu'à eux. Calme-toi donc, chère maman, en veillant toutefois.

Je suis plus populaire ici que je ne croyais. Hier, dans un banquet de typographes, on a porté un toast aux trois hommes qui personnifient la résistance au despotisme, à Mazzini, à Kossuth, à Victor Hugo.

Je n'ai plus que deux lignes. J'y mets mille tendresses pour vous tous. Mon Charlot, mon Victor, mon Adèle, je vous embrasse sur vos six joues. Écrivez-moi.

Bruxelles, 31 décembre [1851].

Chère amie, M. Bourlon qui te remettra cette lettre est le rédacteur en chef du *Moniteur* de Belgique. *Reçois-le de ton mieux*. C'est un homme fort distingué, d'un esprit rare et d'un noble cœur. Il est dans toutes nos idées, et sa femme, qui est spirituelle et charmante, te ressemble encore par l'enthousiasme et la foi à l'avenir et au progrès.

Je t'envoie un article du *Messager des Chambres* d'ici sur le fait qui t'avait alarmée. Cela achèvera de te rassurer. Je n'ai, malgré ce petit incident, qu'à me louer de l'accueil qu'on me fait ici.

L'année finit aujourd'hui sur une grande épreuve pour nous tous, nos deux fils en prison, moi en exil. Cela est dur, mais bon. Un peu de gelée améliore la moisson. Quant à moi, je remercie Dieu.

Demain, jour de l'an, je ne serai pas là pour vous embrasser tous, mes chers bien-aimés. Mais je penserai à vous. Tout ce que j'ai dans le cœur s'en ira vers vous. Je serai à Paris, je serai à la Conciergerie. Parlez de moi à ce dîner de famille et de prison que je regrette tant ; il me semble que j'entendrai.

Je te remercie du journal que tu me fais. Il me sera en effet, je crois, très utile, car tu vois un côté que je ne vois pas.

Remercie Béranger et fais faire mes compliments à Berryer. Je serai charmé de lire la conversation de Béranger.

Ici les renseignements m'affluent. Je suis presque aussi entouré qu'à Paris. Ce matin, j'avais cercle d'anciens représentants et d'anciens ministres dans mon bouge de la *Porte Verte* où je suis toujours.

On m'a apporté une lettre *confidentielle* de Louis Blanc. Ils vont fonder à Londres un journal paraissant toutes les semaines, en français. Le comité serait composé de trois français, trois allemands, trois italiens. Je serais l'un des trois français avec Louis Blanc et Pierre Leroux. Que dis-tu de cela ? On pourrait faire une grande lutte contre le Bonaparte. Mais je crains que cela ne retombe sur nos pauvres chers prisonniers. Dis-moi ce que tu penses à ce sujet. Mais n'en parle à personne qu'avec une extrême réserve. *Le secret m'est demandé*.

Schœlcher est arrivé cette nuit, déguisé en prêtre. Je ne l'ai pas encore vu. L'autre nuit, je dormais. On me réveille. C'était de Flotte qui entrait dans ma chambre avec un avocat de Gand. Il avait coupé sa barbe. Je ne le reconnaissais pas. J'aime beaucoup de Flotte. C'est un brave et un penseur. Nous avons causé une partie de la nuit. Il est comme moi plein de courage et de foi en Dieu.

Je t'embrasse tendrement, pauvre chère amie, et mes chers enfants. Je vous envoie toutes mes tendresses. — A bientôt mon Charles. — Chère amie, serre les deux mains à Auguste et à Paul Meurice. Mets-moi aux pieds de Madame Paul Meurice. Comme vous devez avoir encore de bonnes heures tous ensemble dans cette prison ! Que je voudrais y être avec vous et avec eux !

Bruxelles, 5 janvier 1852.

J'ai reçu toutes les lettres de mes chers enfants, et toutes les tiennes, et plus elles sont longues, plus elles me charment. Aussi n'ayez pas peur de faire des volumes.

Tu peux, le cas échéant, et pour des choses peu secrètes, m'écrire directement à M. Lanvin, 16, *place de l'Hôtel-de-Ville*. J'y suis installé d'aujourd'hui et j'ai prévenu mon hôte que si l'on demandait M. Lanvin c'était moi, et que si l'on demandait M. Victor Hugo c'était moi. Ainsi, je vis là sous mes deux espèces.

Quand Charles arrivera, il me trouvera dans cette halle immense, avec trois fenêtres qui ont vue sur cette magnifique place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai loué (pour presque rien) les meubles indispensables, un lit, une table, etc., — et un bon poêle. Je travaille là à l'aise et je m'y trouve bien. Si je rencontre un vieux tapis pour 15 francs, je serai parfaitement heureux.

Si je t'envoyais toutes les tendresses qui sont dans mon cœur, c'est moi qui te ferais des volumes. Comment peux-tu me supposer des défiances à moi qui sens en toi un si noble et si ferme et si tendre appui ! Retire ce vilain mot-là. Je prends des précautions, voilà tout ; et je les prends dans votre intérêt à tous.

Tu vois et tu sens toi-même que mes prudences n'avaient rien d'exagéré et qu'elles m'ont bien réussi. Que mes fils n'oublient pas cet axiome de ma vie : c'est parce qu'on a su être prudent qu'on peut être courageux.

Je t'envoie la lettre que Louis Blanc m'a écrite. Lis-la et fais-la lire à la Conciergerie. Tu me la renverras par une prochaine occasion. Louis Blanc me presse pour une réponse, *oui* ou *non*, qu'en pensez-vous tous ? Qu'en pensent Meurice et Auguste ? Qu'en pensent Charles et Victor ? La chose peut être utile. D'ailleurs ce serait pour Charles un travail tout trouvé. Il paraît que les fonds sont faits en Angleterre. Mais n'y aurait-il pas inconvénient à me confondre, ne fût-ce qu'en apparence, avec Louis Blanc et Pierre Leroux ? Cela me ferait perdre l'isolement de ma situation actuelle, cela me rattacherait au passé d'autrui et par conséquent combinerait mon avenir avec des complications qui me sont étrangères, cela m'ôterait quelque chose de la pureté que j'ai aujourd'hui, n'ayant trempé dans rien, n'ayant pas tenu le pouvoir, n'ayant pas hasardé de théories, n'ayant pas fait de fautes, et ayant simplement tenu le drapeau levé et risqué ma tête le jour du combat.

Tout va bien ici. Quelques réfugiés sont abattus (entre autres Schœlcher, qui du reste s'est conduit héroïquement), mais je les relève. Ce matin, il y avait dans le *Sancho* (le *Charivari* de Bruxelles) des vers à mon adresse par un étudiant. Je refuse les diners et les petites ovations en famille. J'ai besoin de mon temps pour travailler. Jamais je ne me suis senti le cœur plus léger et plus satisfait. Ce qui se passe à Paris me convient. Par l'atroce comme par le grotesque, cela atteint l'idéal des deux côtés. Il y a des êtres comme le Tropolong, comme le Dupin, que je ne puis m'empêcher d'admirer. J'aime les hommes complets. Ces misérables-là sont des échantillons incomparables. Ils arrivent à la perfection de l'infamie. Je trouve cela beau. Ce Bonaparte est bien entouré. On dit que, sur les sous, son aigle aura la tête sous l'aile ; fort bien. Quant aux 7,500,000 voix, y eût-il plus de zéros encore, je mépriserais tout ce néant.

Mes chers êtres bons et courageux, vous êtes ma joie, je vous embrasse.

A Monsieur André Van Hasselt*.

Bruxelles, 6 janvier 1852.

Ce n'est pas moi, monsieur, qui suis proscrit, c'est

* Poète belge qui avait adressé des vers à Victor Hugo.

la liberté ; ce n'est pas moi qui suis exilé, c'est la France. La France hors du vrai, hors du juste, hors du grand, c'est la France exilée et hors d'elle-même. Plaignons-la et aimons-la plus que jamais.

Moi, je ne souffre pas. Je contemple et j'attends. J'ai combattu, j'ai fait mon devoir, je suis vaincu, mais heureux. La conscience contente, c'est un ciel serein qu'on a en soi.

Bientôt j'aurai près de moi ma famille, et j'attendrai avec calme que Dieu me rende ma patrie. Mais je ne la veux que libre.

Ex imo corde.

A Madame Victor Hugo.

Bruxelles, 8 janvier, jeudi.

Je t'écris de ma chambre sur la Grande-Place, avec un beau soleil et ce magnifique Hôtel de ville sous les yeux. Hier, j'ai visité l'intérieur de l'Hôtel de ville en compagnie du bourgmestre de Bruxelles, M. de Brouckère, qui me fait très gracieusement les honneurs de la ville. Je continue d'être ici l'objet d'une foule d'attentions. Le Maupas d'ici, un certain baron Hody, qui m'avait envoyé les gendarmes le mois passé, vient d'être forcé de donner sa démission. Mon affaire n'est pas étrangère à sa déconfiture.

On nous dit ici que Xavier Durieu, Rivière, l'avocat, et Hippolyte Magen, le libraire, sont déportés à Cayenne. J'ai reçu ce matin l'ancien constituant Lausdat dont les biens ont été mis sous le séquestre. Les horreurs continuent en France. — Quant à la Belgique, sois parfaitement tranquille. Les ministres et le bourgmestre me font mille assurances cordiales. Ne crains donc rien. Je suis ici comme un centre. Ma halle — car ma chambre est une halle — ne désemplit pas. Il y a quelquefois trente personnes, et je n'ai que deux chaises ! — Je vais du reste faire effort pour clore ma porte ; car, si je me laisse envahir, on me prendrait mon temps et j'en ai besoin plus que jamais. Je continue à force mon travail sur le 2 décembre. Les journaux belges appellent Bonaparte *Napoléon le Petit*. Ainsi j'aurai baptisé les deux phases de la réaction, *les Burgraves* et *Napoléon le Petit*. C'est déjà quelque chose, — en attendant mieux.

On nommait *Burgraves* les monarchistes de l'Assemblée, dont M. Molé était le chef. Quant au mot *Napoléon le Petit*, Victor Hugo l'avait prononcé, pour la première fois, dans son mémorable discours du 11 juillet 1851, bien avant de le prendre pour titre du livre auquel, en janvier 1852, il ne songeait pas encore.

Je t'embrasse, ma b n e et généreuse femme. Tes lettres m'apportent de la force et de la foi. Dis à ma chère petite fille de m'écrire et à tous ces chers enfants de la Conciergerie.

J'attends toujours Charles pour la fin du mois. — Pas d'imprudences en paroles.

Bruxelles, dimanche 11 janvier.

Tu sais en ce moment que je suis banni par le Bonaparte, c'est-à-dire *expulsé*, c'est le mot dont se sert ce drôle. Hier, j'étais chez Schœlcher; Charras arrive, nous causons tous les trois. Charras était en train de nous raconter son arrestation, sa captivité, son élargissement et des choses de l'autre monde. Survient Labrousse. Il me dit : — Vous êtes banni, avec 68 représentants du peuple, comme chefs socialistes... J'ai vu le décret. Votre nom m'a frappé et je vous cherche pour vous le dire. — J'espère bien que j'en suis aussi! a dit Charras. — Et moi aussi! a dit Schœlcher. — Sur ce, nous avons continué notre conversation.

Du reste, ceci doit te rassurer un peu quant à la Belgique. Ce n'est pas le lendemain du jour où il nous *expulse* qu'il peut déceimment nous reprendre. Je sais bien qu'il se fiche de la décence. Mais c'est égal, il n'étendra pas la main hors de la frontière pour nous saisir en ce moment-ci. Dans quelques mois, je ne dis pas. Mais il a fort à faire à cette heure. Sois donc tranquille.

Je demeure, comme tu sais, sur la Grande-Place. Le bourgmestre de Bruxelles est venu me voir. Je lui ai dit : Savez-vous qu'on dit à Paris que le Bonaparte me fera saisir ici et enlever la nuit chez moi par des agents de police? M. de Brouckère le (bourgmestre) a haussé les épaules et m'a dit : Vous n'aurez qu'à casser un carreau et qu'à pousser un cri. L'Hôtel de ville est sous vos fenêtres. Il y a trois postes. Vous serez bien défendu, allez!

Je travaille à force au récit du 2 décembre. Tous les jours les matériaux m'arrivent. J'ai des faits incroyables. Ce sera de l'histoire et on croira lire un roman. Le livre sera évidemment dévoré en Europe. Quand pourrai-je le publier? Je ne sais pas encore.

J'ai tant à faire que je ne puis écrire autant de lettres que je voudrais à vous tous. Je passerais ma vie à vous écrire! Il me semble, chers bien-aimés, que c'est causer avec vous. Ma plume va au hasard. C'est illisible, mais qu'importe!

On fait ici, entre nous proscriés, une souscription pour les plus pauvres. J'ai demandé à Schœlcher s'il y avait un maximum. Il m'a dit quinze francs. Je les lui ai donnés.

Chère amie, j'emplis ces deux lignes d'effusions pour vous tous. Écrivez-moi tous et *long*.

A Paul Meurice.

Bruxelles, dimanche 11 janvier 1852.

Cher ami, ma femme déjà vous a dit combien votre lettre m'avait charmé et combien je vous remerciais des détails sur le 2 décembre. Envoyez-moi toujours tout ce que vous pourrez recueillir. Je vais faire un livre rude et curieux, qui commencera par les faits et qui conclura par les idées.

Jamais plus belle occasion, ni plus riche sujet. Je traiterai le Bonaparte comme il convient. Je me charge de l'avenir historique de ce drôle. Je le conduirai à la postérité par l'oreille.

Mettez-moi aux pieds de votre noble femme, et prenez pour vous un bon serrement de main.

A Messieurs les membres de l'Académie française.

Bruxelles, 15 janvier 1852.

Messieurs et chers confrères,

Le malfaiteur politique, dont le gouvernement pèse en ce moment sur la France, a cru pouvoir rendre un décret d'expulsion dans lequel il m'a compris.

Mon crime, le voici :

J'ai fait mon devoir.

J'ai, par tous les moyens, y compris la résistance armée, défendu contre le guet-à-pens du Deux-Décembre la Constitution issue du suffrage universel, la République et la Loi.

Il est interdit aux bannis, de par le coup d'État, de rentrer en France sous peine d'être déportés à Cayenne, c'est-à-dire sous peine de mort.

Dans cette situation, en présence de la force brutale qui règne et contre laquelle je renouvelle du fond de mon exil mes protestations indignées, je ne puis prendre part à l'élection académique qui aura lieu le 22 janvier, et je vous prie, Messieurs et chers confrères,

d'agréer, avec l'expression de mes regrets, l'assurance de ma vive cordialité et de ma haute considération.

VICTOR HUGO,
Représentant du peuple.

A Van Hasselt.

16 janvier 1852.

Vous me comblez, monsieur et cher confrère, je dirai même vous me meublez. Vous m'envoyez un canapé à Bruxelles, à moi qui ne pourrais même pas vous donner un fauteuil à Paris. Je le regrette pour nous autres infortunés quarante. L'Académie française serait un peu moins welche si elle prenait quelques Belges comme vous.

Pour le moment plaignons-la : cette pauvre Académie est toute penaude là-bas. Trois proscrits ! Depuis 1815 elle ne s'était pas vue à pareille fête. Dans ce temps-là c'était Louis XVIII qui chassait l'autre Napoléon, le grand, de l'Académie des sciences.

Quant à moi, je m'étends voluptueusement sur votre excellent canapé et j'y lis vos bons et beaux livres. O ingratitude humaine ! je commence à regarder avec dédain ma malle, que j'avais élevée à la dignité de sofa et que vous avez destituée. C'est fini ! de spartiate, je me fais sybarite. Bientôt j'irai me mettre aux pieds de M^{me} van Hasselt et vous serrer la main.

A Madame Victor Hugo.

Bruxelles, 17 janvier. Samedi.

Je n'ai qu'une minute, chère bien-aimée femme. Je t'écris par la bonne de Schœlcher, vieille femme qui a du courage comme dix jeunes hommes et qui l'a prouvé. Elle te contera son histoire. Tout continue d'aller ici passablement. Toute la presse libérale est pour nous et vivement. Je t'en envoie des extraits à propos de mon bannissement. Une foule de journaux par toute la Belgique ont reproduit mon discours de 47 sur la rentrée des Bonaparte. Cela fait ici grand effet. Je pense avec bonheur que mon Charles va venir et que je le verrai dans une quinzaine de jours. Je suis convaincu que Charles ici sera un homme.

Probablement j'arriverai à construire une citadelle d'écriture et de librairie d'où nous bombarderons le Bonaparte. Si ce n'est à Bruxelles, ce sera à Jersey-Hetzel est venu me voir. Il a un plan d'accord avec le mien. D'un autre côté, la Belgique se tournera, je crois, vers nous, pour sauver sa librairie. Je t'envoie deux pages d'une brochure. Lis et fais lire à la Conciergerie. C'est un symptôme. Hetzel me disait hier qu'on vendrait au moins 200.000 exemplaires d'un livre intitulé : *Le Deux-Décembre, par Victor Hugo*.

Quand tous quatre seront libres, je songe à des travaux collectifs. *L'Événement*, pourquoi pas ? Une librairie politique à Londres, une librairie littéraire à Bruxelles, voilà mon plan. Deux foyers, et notre flamme les alimentant tous deux.

Pour réussir à mener la chose à bonne fin, il faut vivre ici stoïque et pauvre et leur dire à tous : Je n'ai pas besoin d'argent ; je peux attendre, vous voyez. — Qui a besoin d'argent est livré aux faiseurs d'affaires, et perdu. Vois Dumas. Moi, j'ai un grabat, une table, deux chaises. Je travaille toute la journée et je vis avec 1.200 francs par an. Ils me sentent fort, et les propositions me viennent en foule. Quand nous aurons conclu quelque chose, vous viendrez et nous rétablirons l'aisance de toute la famille. Je veux que vous soyez tous heureux et contents, toi, ma femme, et toi chère fille aussi, vous tous enfin !

Il me semble que Meurice, Auguste, Charles et Victor pourraient faire, à eux quatre, une Histoire depuis Février 48 jusqu'au 2 Décembre.

Distribuez-vous le travail. Chacun fera sa part ici. Nous travaillerons sur la même table, avec la même écritoire et la même pensée. Je vous envoie à tous. Tour-d'Auvergne et la Conciergerie, tous les tendresses du proscrit satisfait.

Je vous répondrai à tous par le prochain courrier. En attendant, écrivez-moi tous de longues lettres. Chère amie, ne manque pas de bien remplir les pages — A propos, j'ai vu cette immondice qu'il appelle sa Constitution !

Bruxelles, lundi 19 janvi

Ceci n'est qu'un mot, et qui te parviendra par la poste... Ce pauvre Charles sera triste de vous quitter, la liberté ici ne vaut pas sa prison. Mais j'aurai bien de la joie à le voir, que ceci le console. Quant à mon Victor, je l'embrasse sur les deux joues — et toi aussi, chère petite-fille bien-aimée, ne sois pas jalouse... — Mais c'est que Victor est bien vaillant et bien courageux ! Il m'écrit les lettres les plus calmes, les plus fermes et les plus sereines du monde, avec ses sept mois de prison devant lui ! C'est bien, cher enfant,

Tu vois que j'allais au-devant de ta pensée en signant ma dernière lettre *le proscrit satisfait*.

On me prodigue ici toutes sortes de respects. Il n'y a pas encore de peuple en Belgique, il n'y a qu'une bourgeoisie. Elle nous *haïssait*, nous démocrates, avant de nous connaître. Les journaux jésuites, abondants ici, avaient fait de nous des croquemitaines. Maintenant ces bons bourgeois nous vénèrent. Ils sont furieux de mon bannissement qui me fait sourire. L'autre jour un échevin me lisait le journal dans l'estaminet. Tout à coup il s'écrie : *Expulsion!* et donne sur la table un coup de poing qui casse son cruchon de bière. — Tout à l'heure je déjeunais d'une tasse de chocolat, comme tous les jours, au café des Mille-Colonnes. Un jeune homme s'approche de moi et me dit : — Je suis peintre, monsieur, et je vous demande une grâce. — Laquelle? — La permission de peindre, de votre chambre même, la vue de la Grande Place de Bruxelles et de vous offrir le tableau. — Et il ajouta : — Il n'y a plus que deux noms dans le monde : Kosuth et Victor Hugo.

Tous les jours ce sont des scènes pareilles. Je vais être obligé, à cause de cela, de changer de café pour déjeuner. J'y fais foule et cela me gêne.

Le bourgmestre vient de temps en temps me voir. L'autre jour, il m'a dit : Je me mets à vos ordres. Que désirez-vous? — Une chose. — Laquelle? — Que vous ne blanchissiez pas la façade de votre Hôtel de Ville. — Diable! mais c'est mieux blanc. — Non, c'est mieux noir. — Allons! vous êtes une autorité. Je vous promets qu'on ne blanchira pas la façade. Mais, pour vous, que voulez-vous? — Une chose. — Laquelle? — Que vous fassiez noircir le beffroi. (Ils l'ont refait neuf, pas mal, mais il est blanc.) — Diable! diable! noircir le beffroi, mais c'est mieux blanc. — Non, c'est mieux noir. — Allons, j'en parlerai aux échevins et cela se fera. Je dirai que c'est pour vous.

Ce billet n'est encore qu'un mot en attendant. Écris-moi toujours de longues lettres. Hélas! quand serons-nous tous réunis? Oh! si une bonne proscription pouvait vous chasser tous de France!

Embrasse mon Adèle. Serre la main d'Auguste et de Paul Meurice.

Mardi 27 janvier.

Demain mercredi mon Charles sort de la Conciergerie. Chère amie, ce sera une grande tristesse pour toi de le perdre et une grande joie pour moi de le gagner. Je veux qu'en rentrant à la maison il trouve cette lettre de moi qui lui dira que je l'attends le plus tôt qu'il pourra venir.

Voici quelle est ma vie et quelle sera sa vie ici : Je

quitte le n° 16 à la fin du mois et je vais, n° 27, même Grande Place. Nous aurons là deux chambres à lit, dont une à feu et au midi. Celle-ci est grande et convient au travail commun. Je me la suis réservée. Si pourtant Charles qui est frileux tient à la chambre à feu pour se lever le matin, je la lui laisserai le reste de l'hiver, quitte à la reprendre au printemps, si nous sommes encore à Bruxelles. J'aurai ce logis du n° 27 à partir du 1^{er} février. Quant à la dépense, il faut qu'elle soit très sévèrement circonscrite, rien n'étant plus douteux que l'avenir, et les ressources en apparence les plus sûres pouvant manquer ou tarder. Je vis, moi, pour 100 francs par mois. Voici le devis par jour :

Loyer.....	1 fr. »
Déjeuner (une tasse de chocolat)....	0 fr. 50
Dîner.....	1 fr. 25
Feu.....	0 fr. 25
	<hr/>
	3 fr. »

Cela fait 90 francs par mois. Le reste (10) est pour le blanchissage, les pourboires, etc. A nous deux Charles, nous dépenserons donc 200 francs par mois. — De cette façon nous attendrons en travaillant que quelque affaire se termine ici ou à Londres. Une fois le débouché du travail assuré et réglé, nous augmenterions notre aisance et l'aisance générale. — Dans sept mois*, chère amie, vous nous rejoindrez tous. D'ici là, la situation se sera éclaircie. Nous aurons conclu quelque chose, j'aurai vendu tout ou partie de mes manuscrits ou de mes réimpressions, et nous pourrions fonder tous, quelque part, dans un beau lieu et dans un lieu sûr, une colonie heureuse. Et quand je dis *tous*, il va sans dire que j'entends mes *quatre fils*. Meurice et Auguste sont de ma famille.

A propos de cela, Brofferio m'a écrit une lettre charmante pour me demander en Piémont et m'offrir une villa sur le lac Majeur. Ainsi bon espoir.

Je t'écris ceci à la hâte, bien chère amie. Demain ou après-demain au plus tard, M^{me} K..., qui passe ici, te portera une nouvelle lettre et des lettres pour Auguste, pour Paul Meurice, pour mon Victor, pour ma chère fille, et pour Charles, s'il n'est pas déjà ici. Préviens-moi du jour et de l'heure où il arrivera.

Envoie-moi par Charles mon portefeuille ainsi que mes albums de dessins. Fais choisir auparavant à Paul Meurice, à Auguste et à M^{me} Bouclier**, chacun le dessin qu'ils voudront dans ces albums.

Chère maman bien-aimée, dans deux jours tu recevras une plus longue lettre. — Je suis d'avis de sous-louer et je t'expliquerai ce que je crois faisable. En attendant, sois toujours *rayonnante*. Le mot de Méla-

* François-Victor avait encore sept mois de prison à faire.

** Amie de M. et M^{me} Victor Hugo.

nie * est stupide... Oui, *rayonne*. Nous traversons de bonnes et magnifiques adversités. Tout ce qui se passe est utile, utile à la France comme leçon, utile à nos enfants comme épreuve, utile à nous deux comme lien d'amour et consécration.

J'approuve d'avance tout ce que tu fais et tout ce que tu dis. Je sais que tu n'as rien que de sage dans l'esprit et de grand dans le cœur. Tu as bien, bien, bien parlé à Villemain. C'est un ami du reste et je lui écrirai.

Encore un mot pour vous tous. Je vous aime bien.

Bruxelles, mercredi 28 janvier.

Je commence, chère amie, par te remercier de tout et pour tout. Cette lettre te sera portée par Madame de Kisseleff. J'ai passé hier chez elle une charmante soirée; elle m'a fait dîner avec Girardin que *je n'avais pas encore vu en effet*. Il était venu chez moi et j'étais allé chez lui sans que nous nous fussions rencontrés. Girardin m'a dit : Terminez vite votre livre, si vous voulez qu'il paraisse avant la fin de ceci. — Cependant je l'ai trouvé par un certain côté sceptique et bonapartiste. Il m'a dit : M^{me} de Girardin est aussi rouge que vous. Elle est indignée et elle dit comme vous *ce bandit*. — Il croit que Bonaparte tombera dans trois mois, à moins qu'il ne fasse la guerre; ce à quoi Persigny le poussera. Dans ce cas-là, la Belgique, dit-il, serait envahie, fin mars. Il faudrait se mettre en sûreté d'ici-là.

Il y a eu revelléité de me mettre hors d'ici. Le ministère belge a tenu bon et en a été ébranlé. Lis ce que j'écris à Victor à ce sujet. Au reste, il faut que vous lisiez tous toutes les lettres que j'adresse à chacun. C'est la même lettre que je continue, et, comme je suppose que vous lisez tous, je ne répète pas les faits. Il est également nécessaire d'être fort prudents à la Conciergerie. Ne lisez mes lettres qu'entre vous, n'en parlez qu'entre vous. Désirez-vous de la police *toujours présente et aux écoutes*. Vous devez être tous plus épiés que jamais.

Tout ce que tu me dis de l'effet du décret de spoliation est admirablement vrai et juste. Tous les crimes dans un, le Deux-Décembre, ont fait moins d'effet sur le bourgeois, boutiquier ou banquier, que cette confiscation **. Toucher au droit, c'est peu, toucher à une maison, c'est tout. Cette pauvre bourgeoisie a son cœur dans son gousset. Du reste elle se relève un peu, dit-on, et l'opposition libérale recommence. C'est hon

* Belle-sœur de M^{me} Victor Hugo, qui avait trouvé à celle-ci l'air « bien rayonnant » pour une femme dont le mari était en exil.

** La confiscation des biens de la famille d'Orléans.

signe, et ce qui est beau, c'est le courage des femmes. Partout les femmes redressent la tête avant les hommes. Du fond de mon cœur, je leur crie bravo.

Maintenant causons de mon Charles. Il va venir ici. Il faut y travailler ou périr d'ennui ou de néant. Mais travailler à quoi? Pas de journaux *payants*, et d'ailleurs le gouvernement belge ne permettrait pas à un écrivain français d'user ici de la liberté de la presse. Que faire alors? Quel travail utile? Voici les idées qui me sont venues : d'abord, ce que j'ai déjà écrit à Charles, faire à eux quatre une histoire des quatre dernières années à l'aide de la collection de l'*Evénement*, se partager la besogne avant le départ de Charles. Charles ferait ici sa part et le livre se vendrait très bien, *mais fini*. La librairie belge est ainsi.

Ensuite, pourquoi Charles, avant de partir, ne verrait-il pas Houssaye et Gautier? Il pourrait leur envoyer d'ici pour la *Revue de Paris* des lettres sur la Belgique, *non politiques*, et qu'il ferait admirablement. Il me semble qu'il y aurait là pour lui une centaine de francs par mois. Je lui donnerais le nécessaire, cela lui donnerait le superflu.

Pensez tous à tout cela, consultez-vous dans le grand conseil de la Conciergerie. Que Charles prenne l'avis de nos chers, Auguste et Paul Meurice.

Remercie Béranger pour moi. Quant à Villemain, je lui suis reconnaissant de tout. Je lui suis reconnaissant, à lui, de t'avoir offert, et je te suis reconnaissant à toi d'avoir refusé. Chère amie, je trouve avec joie toute mon âme dans ton cœur.

Je vous envoie à tous mon cœur, ma pensée, ma vie. Je t'envoie, à toi en particulier, tout ce que j'ai de plus tendre dans l'âme.

A Brofferio.

Bruxelles, 2 février 1853.

Mon éloquent et cher collègue,

C'est du fond du cœur que je vous remercie. Orateur, vous me répondiez du haut de votre tribune, proscrit, vous me tendez les bras.

J'étais heureux de votre sympathie d'homme politique et de citoyen; je suis fier de votre hospitalité que vous m'offrez avec tant de dignité, que j'accepterais avec tant de joie.

Je ne sais encore ce que la providence fera de moi, il me reste plus que jamais d'impérieux devoirs publics. Il peut être nécessaire que je m'éloigne le moins

possible de la frontière la plus voisine de Paris. Bruxelles ou Londres sont des postes de combat. C'est maintenant à l'écrivain de remplacer l'orateur; je vais continuer avec la plume cette guerre que je faisais aux despotes avec la parole. C'est le Bonaparte, le Bonaparte seul, qu'il faut maintenant prendre corps à corps; pour cela je dois peut-être rester ici ou aller à Londres. Mais soyez sûr que le jour où je pourrai quitter la Belgique ou l'Angleterre, ce sera pour Turin. J'aurai une joie profonde à vous serrer la main. Vous particulièrement, que de choses vous incarnez en vous! Vous êtes l'Italie, c'est-à-dire la gloire; vous êtes le Piémont, c'est-à-dire la liberté; vous êtes Brofferio, c'est-à-dire l'éloquence. Oui, j'irai, j'irai prochainement vous voir, et voir votre villa du lac Majeur; j'irai chercher près de vous tout ce que j'aime, le ciel bleu, le soleil, la pensée libre, l'hospitalité fraternelle, la nature, la poésie, l'amitié. Quand mon second fils sera sorti de prison, je pourrai réaliser ce rêve, et faire ranger ma famille en cercle à votre foyer.

Nous parlerons de la France, aujourd'hui, hélas! pareille à l'Italie, tombée et grande; nous parlerons de l'avenir inévitable, du triomphe certain, de la dernière guerre nécessaire, de ce grand fléau fédératif continental où j'aurai peut-être l'immense joie un jour de m'asseoir à côté de vous.

A Madame Victor Hugo.

Samedi 14 février.

Ne dis pas, chère amie, que je n'ai pas le temps de lire. Écris-moi de bonnes longues lettres, je t'en supplie. Ne perds pas cette douce habitude de causer avec moi à pleines pages. Ta lettre, si courte, nous est arrivée hier soir, vendredi. Nous n'en avons pas eu depuis dix jours que Charles est arrivé. J'ai, moi, très peu de temps pour écrire. Je me lève à huit heures du matin (je vais réveiller Charles qui reste assez habituellement au lit, *malgré mon réveil*), puis je me mets au travail. Je travaille jusqu'à midi : déjeuner. Je reçois jusqu'à trois heures. A trois heures, je travaille. A cinq heures, dîner. Je digère (flânerie ou visite quelconque) jusqu'à dix heures. A dix heures, je rentre et je travaille jusqu'à minuit. A minuit, je fais mon lit et je me couche. Je fais mon lit, voici pourquoi : les draps sont grands comme des serviettes et les couvertures comme des tapis de table. J'ai été obligé d'inventer un procédé pour tricoter tout cela de façon à avoir les pieds couverts, et chaque soir je refais mon lit. Charles dort tout bonnement.

J'ai promis à notre cher Paul Meurice un dessin. Celui du petit album ne compte pas. A côté de mon lit, devant la glace, derrière le petit coffret de laque à couvercle rond, il y a un grand dessin très réussi qui représente deux châteaux dont un dans le lointain. Fais-le encadrer avec trois pouces environ de marge blanche et donne-le de ma part à Paul Meurice. Remercie-le de sa charmante lettre. Dis à Auguste, qui m'a écrit, comme toujours, une lettre pleine de choses profondes, dis à Meurice et à Victor que je leur ferai les vers qu'ils veulent. C'est bien le moins que je jette quelques strophes à travers leurs barreaux*.

Mon Charles est bon et charmant. Il réchauffe un peu le froid que j'ai loin de vous tous. Le difficile est de le faire travailler. Je n'ai pu encore lui arracher que quelques pages, excellentes du reste, sur ce qui s'est passé à la Conciergerie. Dis à nos trois prisonniers de recueillir leurs souvenirs et ceux des autres, et de m'envoyer tous les faits qu'ils pourront.

Je reviens à Charles. En attendant l'*Histoire des quatre années*, qu'Hetzel trouve chose excellente et très vendable, mais qui sera plus faisable quand vous serez tous là, je lui ai dit d'écrire un livre avec ses six mois de prison, et notre voyage à Lille. *La Conciergerie et les Caves***, voilà un beau et bon volume. Il me promet, il est doux comme une bonne fille, mais il ne commence pas. Je ne me plains pas, car je ne veux pas que tu le grondes. Je travaille pour tous. Seulement je crains que le temps ne se perde. Les années passent et les habitudes viennent.

L'autre soir il était sorti, je travaillais. A minuit, on cogne à ma porte. — Entrez. — Monsieur, me dit l'hôtesse, Monsieur votre fils a-t-il la clef? (de la porte du dehors). — Non, madame. — En ce cas, je vais l'attendre. — Non, madame. — Comment faire alors? — Couchez-vous. Je vais descendre dans votre boutique (l'entrée de mon logis est une boutique de tabac), j'écrirai tout aussi bien sur votre comptoir que sur ma table, et j'attendrai mon fils.

Je me suis installé, en effet, dans le comptoir; je me suis perché sur le haut tabouret de la marchande, et j'ai écrit là. A trois heures du matin, mon Charles est rentré, il a été stupéfait de me trouver griffonnant sur ce comptoir et l'attendant. Je ne lui ai pas fait de reproches. Mais, depuis lors, il n'est guère rentré passé minuit.

Pour ce qui est de mes affaires de librairie, la Belgique a peur, et une librairie belge libre, *même purement littéraire*, est impossible en ce moment. La chose que j'avais cru toucher recule. Il faut donc attendre encore. Hetzel va partir pour Londres et tâcher de nouer la chose en Angleterre. Tout cela exige que nous ne relâchions rien de notre vie étroite d'exilés mangeant trois francs par jour. — Je donne pourtant ça et

* Voir dans les *Châtiments* les vers *A quatre prisonniers*.

** Il s'agit des caves de Lille, où se logeaient alors les ouvriers misérables.

là à Charles quelque « tigre à cinq griffes* ». Le tigre s'en va en fumée.

Tout à l'heure on a cogné à ma porte. J'ai interrompu ma lettre. C'était le directeur des Variétés, M. Carpier, qui vient de Paris, m'a-t-il dit, exprès pour me voir. Il m'a demandé, avec mille instances et offres, une pièce pour Frédéric, le *Don César*** . Il m'a fort parlé d'Auguste dont il sent le haut avenir dramatique. Il m'a paru homme intelligent. Il m'a dit que le Maupas avait poussé un cri de joie à l'idée d'une pièce de moi, se figurant sans doute que la littérature m'ôterait à la politique. Je lui ai dit qu'après la publication de mon livre, *je verrais*, mais que je devais ne rompre maintenant le silence que par un soufflet sur la joue du coup d'État. Il m'a offert de faire venir répéter sa troupe à Bruxelles ou à Londres, où je serais. Je dois le revoir encore.

A bientôt, chère, bien chère amie. Mes tendresses à ma Dédé. Prends-en beaucoup pour toi.

Bruxelles, 22 février.

Je commence par te dire que tu es une noble et admirable femme. Tes lettres me font venir les larmes aux yeux. Tout y est, dignité, force, simplicité, courage, raison, sérénité, tendresse. Si tu parles politique, tu le fais bien, tu vois juste, et tu dis vrai. Si tu parles affaires et famille, c'est un grand et bon cœur qui parle. Comment donc peux-tu me supposer, avec toi — et avec personne, — l'ombre d'une arrière-pensée? Qu'ai-je à te cacher, à toi surtout?

Ma vie défie le soleil, et mon âme aussi. Tu me *parles argent* à regret? Je le comprends. Nous sommes pauvres et il faut passer dignement un défilé, qui peut finir vite, mais qui peut être long. J'use mes vieux souliers, j'use mes vieux habits, c'est tout simple. Toi, tu supportes les privations, les souffrances même, souvent l'extrême gêne, c'est moins simple puisque que tu es femme et mère, mais tu le fais avec bonheur et grandeur. Comment donc pourrais-je douter de toi? A quel propos et pourquoi? Est-ce que j'ai quelque chose qui ne soit pas à toi? Ne dis pas *ton argent*, dis *notre argent*. Je suis administrateur, voilà tout. Quand je verrai mes pauvres bons fils travailler comme moi, quand je verrai naître un débouché et un libraire quelque part, à Bruxelles ou à Londres, n'importe où, pourvu que ce soit dans une terre libre, quand j'aurai vendu un manuscrit, je dirai : C'est bien, et je

ferai à tous la vie plus large. En attendant, il faut souffrir un peu. Quant à moi, c'est de tes souffrances que je souffre et non des miennes.

Tout ceci explique ma rigidité en matière de dépenses. — La recette n'est pas encore assurée, et nous ne vivons pas encore en couvrant nos frais. Cela viendra, mais n'est pas venu. Comment peux-tu voir là de la défiance? C'est de la réserve comme j'en ai vis-à-vis de moi-même. Tu sais bien que toute ma vie j'ai commencé les privations et les économies par moi. Chère amie, j'aurais là toute notre fortune que je te la livrerais, en peux-tu douter? Je te dirais seulement : prends garde. — Je puis vous manquer un beau matin, et il faut tâcher d'avoir après moi le capital que j'ai pu amasser. La dignité même de ton caractère l'exige. Je ne veux pas que tu aies jamais besoin de personne. Vis comme tu as toujours vécu, sans moi comme avec moi, fièrement, dignement, regardant de haut les gouvernements, les hommes, les choses, n'ayant souci ni besoin d'aucune protection. C'est là l'avenir que je te veux et à mes enfants. De là, je le répète, ma rigidité actuelle.

Je vois, d'après la réponse que Charles te fait et qu'il m'apporte, que tu l'as un peu grondé dans ta lettre. Ne le gronde pas. J'ai besoin de le voir à côté de moi heureux et content, et, s'il ne veut pas travailler, qu'y faire? Un jour ou l'autre, je l'espère, la raison viendra, une affaire le tentera et il se mettra au travail. En attendant, je tâche qu'il soit heureux, je ne lui fais aucun reproche, je le laisse entièrement libre, et je fais ce que je peux pour qu'il se plaise près de moi. Je suis triste qu'il ne t'en dise pas un mot dans sa lettre. — Un jour, plus tard, mes enfants sauront tout ce que j'aurai été pour eux.

Mon livre avance. Il serait fini dans huit jours (en travaillant les nuits), s'il le fallait. Mais je ne vois pas encore l'urgence. Il m'arrive tous les jours de nouveaux renseignements qui me forcent à refaire des parties déjà écrites. Cela m'est fort pénible. Je ne crains pas le travail, mais je hais le travail perdu. Je ne sais pas encore si je joindrai les faits de la province à ceux de Paris. Cela pourrait devenir long et monotone. D'ailleurs Paris seul décide tout et a tout décidé le deux décembre comme toujours. Je ne donnerai probablement que le plus curieux des faits de province et en résumé; seulement ce qu'il faudra pour faire ressortir le mensonge de la prétendue jacquerie. Et puis je crois qu'il vaut mieux, pour la propagande et la vente, que le livre n'ait qu'un volume.

Quant au journal*, sauf plus ample réflexion, je suis de l'avis d'Auguste. Rien à faire sous cette loi. Si un succès de journal littéraire était possible, il faudrait cependant examiner. On bornerait la politique aux faits et l'on ferait une magnifique littérature-opposition.

* Une pièce de cinq francs, selon le mot de Murger.

** Il s'agit ici d'un *Don César de Bazan* inédit, projeté par Victor Hugo.

* On avait proposé de faire reparaître l'*Événement* sous la forme d'un journal purement littéraire.

Mais laisserait-on faire cela? Consultez-vous entre vous. Vous voyez le terrain de plus près.

A propos de bonne politique et de bonne littérature, voici une noble lettre :

« Monsieur,

« Comme je ne vous reconnais pas le droit de dépouiller ma famille, je ne vous reconnais pas davantage le droit de m'assigner une dotation au nom de la France. Je refuse le douaire.

« HÉLÈNE D'ORLÉANS. »

Charles te raconte que j'étais allé à Louvain. On m'y a fait grand accueil. Le bibliothécaire m'attendait à la bibliothèque, le directeur de l'Académie à l'Académie, l'échevin à l'Hôtel de Ville. On m'a donné une médaille. Le curé ne m'attendait pas à l'église. J'y suis allé pourtant. La ville était en rumeur. Les élèves de l'Université me suivaient dans la rue à distance. L'un d'eux m'a écrit : — Nous n'avons pas crié *vivat* de crainte de donner ombrage, à votre sujet, à notre pauvre petit gouvernement.

Chère amie, je finis cette lettre à dix heures du soir. Je vais l'envoyer chez Serrière qui part demain matin. Plusieurs représentants, Yvan, Labrousse, Barthélemy sont là autour de moi qui me parlent de toi et t'envoient leurs respects. J'écrirai à Abel et à Béranger. J'écrirai à mon Victor et à ma courageuse et charmante petite Adèle. Je dis petite, quoiqu'elle soit aussi grande que toi, mais je la vois toujours haute comme ça, disant : papa et t*.

Remercie Meurice de sa belle et bonne lettre et embrasse toute ma Conciergerie. — A toi, à vous tous.

25 février.

J'ai passé la journée avec Marc Dufraise, lui me contant, moi écrivant. J'ai griffonné ainsi sans m'en apercevoir vingt pages de petit texte, ce qui fait, chère amie, que je suis abruti ce soir. Je voulais écrire à toute ma Conciergerie, je voulais écrire à mon Adèle chérie, et voilà que j'ai à peine le temps de t'envoyer dix lignes. Le gros paquet sera pour la prochaine fois.

J'ai invité hier Girardin à dîner et nous avons causé en toute cordialité. Il m'a parlé d'un feuilleton de Gautier qui me touche. Remercie Gautier pour moi. Gi-

• Papa chéri.

rardin m'a dit que son feuilleton était charmant et m'a promis de me l'envoyer, ainsi qu'un feuilleton de Janin. Donc il faudra aussi que tu remercies Janin. Je suis convaincu que le remerciement venant de toi lui fera encore plus de plaisir que de moi.

Je viens de lire une bonne phrase dans l'*Emancipation*, journal jésuite et bonapartiste d'ici. Je te la transcris. Il s'agit du *Corps Législatif*.

« Les élections sont parfaitement libres. Cependant un journal qui proposerait au choix des électeurs le nom de Victor Hugo ou le nom de Charras serait inévitablement suspendu. »

La chose est adorable. Voici sur le même sujet ce que dit le *Messageur des Chambres* :

« Ce que le ministère de l'intérieur accorde, ostensiblement, la liberté du vote, le ministère de la police est chargé de le retirer. C'est ainsi que dans le faubourg Saint-Antoine, plusieurs ouvriers, chefs de famille, ont été menacés d'un procès en impression clandestine, pour avoir imprimé, avec une de ces petites presses lithographiques que tout négociant possède, des bulletins portant le nom de M. Victor Hugo.

« De tous les bannis, l'illustre poète est celui contre lequel M. Bonaparte nourrit le plus de haine : c'est de l'animosité personnelle, avivée par la popularité toujours croissante du proscrit. Détesté dans les salons de la noblesse et de la bourgeoisie avant le coup d'État, M. Hugo y a retrouvé tout le terrain perdu. On le considère aujourd'hui comme un des plus énergiques défenseurs du droit et de la liberté. »

Le mardi gras est ici très folâtre et assez farce. De ma fenêtre, sur la Grande Place, je voyais le centre des mascarades. Ma vitre était une stalle. Les Flamands ont l'air endormi toute l'année; le mardi gras, la gaieté les prend et les rend fous. Ils sont alors très drôles. Ils se mettent cinq dans la même blouse avec des chapeaux énormes et dansent comme cela. Ils se barbouillent, ils s'enfarinent, ils se noircissent, ils se rougissent, ils se jaunissent, ils sont à crever de rire. J'avais hier ma Grande Place remplie de Téniers et de Callots. Et puis des trompes assourdissantes toute la nuit. De ma croisée je lisais cette affiche : *Société des Crocodiles. Dernier grand bal.*

Mon livre avance. J'en suis content. J'en ai lu à des amis quelques pages qui ont fait grand effet. Je crois que ce sera une bonne revanche de l'intelligence contre la force brutale. Encrier contre canons. L'encrier brisera les canons.

Je me sens ici aimé de tout le monde. Le bourgmestre et les échevins sont aux petits soins. Je crois que je gouverne un peu la ville. Vrai, tous ces Belges sont charmants. Ils disent qu'ils détestent les Français; au fond, ils les vénèrent. Moi, je les aime fort, ces bons Belges.

Ma fille chérie, joue de temps en temps mon air

*Brama** et qu'il te fasse penser à moi. Dis à ta bonne mère de m'écrire une longue lettre et donne-lui l'exemple. — Mon Victor, fais de même, envoie-moi beaucoup de longues pages de tout le monde, à commencer par toi. J'ai faim de vous lire et soif de vous embrasser.

Tendresses à Auguste et à Meurice. As-tu donné à Meurice le grand dessin des deux châteaux?

Vendredi 27 février.

M. Coste, de l'*Événement*, te portera ce mot. Chère amie, il est bien heureux, il te verra et vous verra tous.

J'ai été un peu souffrant ces jours-ci, travaillant toujours, sortant peu, ne faisant presque pas d'exercice, moi qui marchais tant autrefois; cela m'a indisposé. J'ai eu la fièvre deux ou trois jours, mais c'est fini.

Nous faisons toujours Charles et moi un doux et paisible ménage. S'il se mettait de lui-même et sérieusement à travailler, je serais presque heureux ici, si ce mot heureux peut être prononcé quand tu n'es pas là, chère et noble bien-aimée, quand vous n'êtes pas là, mes chers enfants, quand vous êtes absents, vous tous qui êtes ma vie et ma joie!

Nous vivons l'œil tourné vers Paris, attendant tes lettres, chère amie, attendant un gros paquet de la Conciergerie. Il pleut, il fait froid, c'est le carême, on est seul. Nous avons bien besoin d'un rayon de soleil. Il dépend de vous de nous l'envoyer.

Dis à Victor, dis à Auguste, dis à M. et Mme Paul Meurice que nous parlons d'eux sans cesse, Charles et moi. Hier, à la table d'hôte des proscrits, Charles a dit des vers d'Auguste qui ont fait pousser de rire l'exil. C'est l'histoire de *Madame Revel* remplacée par *Philipe le Bel*. Tu dois savoir cela.

Embrasse-les tous de ma part, même les hommes, et surtout les femmes.

Ceci n'est qu'un mot pour vous dire bonjour. J'interromps mon travail et je le reprends. Embrasse deux fois mon Victor-Toto et mon Adèle-Dédé.

17 mars, Bruxelles.

Charles ne travaillait pas et perdait son temps. D'un autre côté, il me disait: J'ai besoin de gants, de

* Musique de Beethoven.

fiacres, d'argent de poche, etc. J'ai fait avec lui un arrangement. Je lui donnerai 50 francs par mois pour son superflu personnel; lui, de son côté, se lèvera tous les matins comme moi à huit heures et travaillera près de moi jusqu'à onze heures. Moyennant ces trois heures, je le tiendrai quitte de tout autre travail le reste du jour. Il a accepté avec enthousiasme; il s'est levé et a travaillé le premier jour et le second jour; mais déjà cela ne va plus que faiblement. Hier il a travaillé une demi-heure, et aujourd'hui pas du tout. Je l'ai un peu grondé. Il s'est d'abord exclamé, comme tu sais, puis il a compris, et j'espère qu'à partir de demain la régularité reviendra. Ces 50 francs par mois me gêneront, mais j'aime mieux qu'il ne fasse pas de dettes et qu'il travaille un peu. Tu m'approuves, n'est-ce pas? Oh! que je voudrais t'avoir là et que j'aurais besoin de toi pour le remonter de temps en temps! Du reste, ne le gronde pas pour cela. Il va peut-être enfin s'y mettre. Fais comme si je ne t'avais rien dit.

Il inclinerait vers les petits proverbes, vers les petits vers, vers les choses faciles et stériles. Je le retiens et je le tourne vers les travaux sérieux et qui peuvent servir ses idées et son avenir. J'insiste pour qu'il fasse son livre sur la Conciergerie. Parle-lui-en de ton côté.

Quant à moi, tu vois d'ici ma vie. Elle est toujours la même: levé à huit heures — travail — déjeuner à onze — ce n'est plus du chocolat. Charles a préféré une côtelette, — réceptions jusqu'à trois heures — travail jusqu'à cinq — dîner à la table d'hôte avec Charles, Dumas, Noël Parfait, Bancel, etc. — jusqu'à dix heures — dix heures, travail jusqu'à minuit. Je dine dehors quelquefois, mais rarement. Il y a ici une bonne vieille polonaise riche, Madame de Laska, qui adore Charles. J'y ai dîné une fois. La semaine passée, j'ai dîné avec Girardin, Quinet et Dumas, chez un éditeur d'ici, M. Muquardt. Les libraires d'ici ont peur de mon livre du Deux-Décembre. Je serai évidemment obligé de ne le publier qu'à Londres: Du reste, l'important est de le faire. Il est certain qu'il sera publié. Comment, par qui, peu importe.

19 mars, Bruxelles.

Chère amie, tu as dû recevoir par Mme Noël Parfait une lettre à l'adresse de M. Duboy, avocat à la Cour de cassation. *Il serait très important d'avoir le plus tôt possible la réponse à cette lettre.* Tu vas le comprendre.

J'ai besoin, pour mon livre, de détails sur ce qui s'est passé le Deux Décembre à la Haute-Cour. Marc Du-

fraise a écrit à M. Duboy, qu'il connaît, pour lui demander ces détails. Tâche d'avoir la réponse de M. Duboy. Envoie chez lui. Peut-être ne faudrait-il pas lui dire que ces détails me sont destinés. Il n'aurait qu'à avoir peur !

Depuis que je t'ai écrit, Charles s'est un peu remis au travail. Presse-le dans le même sens que moi : un livre solide et sérieux qui sente son proscrit et qui ne laisse à personne le droit de dire qu'il n'a rien tiré de sa prison.

Il est ici très recherché. Il est charmant, et c'est tout simple. Je lui conseille la dignité, la tenue, même avec les femmes. Pas de légèretés, pas de dettes, et le plaisir après le travail. Il consent à tout, et je tâcherai qu'il pratique. Mais j'aurais bien besoin de toi pour m'aider. Écris-lui toujours à ce point de vue, sans le gronder jamais.

J'ai vu hier Girardin, et nous avons causé beaucoup et longtemps. Il publie demain ici un livre socialiste, et part le même jour pour Paris. Je ne crois pas que tout ce qu'on t'a dit de lui soit exact. Je l'ai trouvé hier très bien ; je lui ai dit : Allez à Paris le moins possible, restez-y le moins possible, soyez proscrit le plus possible.

Il m'a remercié et m'a dit une assez belle parole. Il m'a dit : — Vous avez été le javelot. Vous avez parcouru en un clin d'œil une distance immense, et vous vous êtes enfoncé si profondément dans la démocratie que rien ni personne ne pourra vous en arracher.

Si tu vois M^{me} de Girardin, félicite-la de ma part de son courage et de sa grandeur d'âme.

Chère amie, n'oublie pas qu'il me faut douze ou quinze longues pages la prochaine fois. Toutes tes lettres sont belles et fortes. Si j'avais besoin d'énergie, elles m'en donneraient. Ayons bon espoir. Tout va bien quand les têtes vont bien. Or nous n'avons jamais vu plus clair ni mieux sur ce que nous faisons.

Embrasse mon Victor, embrasse mon Adèle, et dis-leur de t'embrasser. Il me semblera que je suis au milieu. Toutes mes tendresses à Paul Meurice, à Auguste Vacquerie. Mes respects à Madame Paul.

Bruxelles, lundi 22 mars.

Bonjour, chère maman. Ceci n'est qu'un mot en hâte pour te dire que nous nous portons bien et pour t'envoyer ce feuilleton de Dumas, charmant pour toi. Écris-lui pour le remercier. Il y sera très sensible.

M. Carpier, le directeur des Variétés, est revenu ici ; « pour moi », dit-il toujours. Je lui ai renouvelé l'explication catégorique que je lui avais déjà faite : qu'il m'était impossible de rien donner au théâtre, et

surtout une comédie, avant d'avoir fait un acte politique et publié mon livre. Il m'a dit : Mais, après votre livre, on ne laissera plus jouer votre pièce. — C'est possible, lui ai-je répondu, mais c'est mon devoir. Il m'a dit d'ailleurs que l'Élysée était fort effaré de mon livre et que Romieu lui en avait parlé avec *anxiété*. C'est bon. Il demande une pièce à Charles. Pourvu que Charles la fasse en vers, afin d'écartier toute idée de vaudeville, et qu'il ait, lui aussi, publié ou écrit auparavant la *Conciergerie*, je trouve cela très bien, et j'y pousse Charles.

Hetzel dit qu'un mot de moi à Desnoyers ouvrirait à Charles le feuilleton du *Siècle*. Je t'enverrai ce mot : Charles pourrait donner au *Siècle* des lettres *non politiques* sur Bruxelles. Dis-moi ton avis.

Je suis jusqu'au cou dans mon cloaque du Deux-Décembre. Cette vidange faite, je laverai les ailes de mon esprit, et je publierai des vers.

Vendredi 26 mars.

Charles t'expliquera, chère amie, la hâte de notre lettre. Au reste, si mes lettres sont courtes, elles sont fréquentes, et tu sais d'ailleurs comme je travaille. En conscience, tu me dois des pages pour mes lignes.

Je voudrais pouvoir t'écrire longuement, car j'ai une chose à te dire. Ces jours passés, j'ai eu la visite d'un élyséen, ancien ami à moi, ami actuel de Louis Bonaparte. Il passait par Bruxelles, m'a-t-il dit, et n'a pas voulu passer sans me serrer la main. Il m'a dit Louis Bonaparte désolé de la *fatalité* qui est entre nous.

— Ce n'est pas la fatalité, lui ai-je dit, c'est le crime. Et son crime est un abîme. — Il a repris : Il sait toute la reconnaissance que la famille vous doit. Il a hésité cinq jours avant de mettre votre nom sur la liste de proscription. — Ah ! ai-je fait en éclatant de rire, il aurait mieux aimé me mettre sur la liste du Sénat, n'est-ce pas ? Eh bien, dites-lui ceci, c'est que c'est la liste du sénat qui est la liste de proscription. Être exilé de France, ce n'est qu'un malheur. Être exilé de l'honneur, c'est la vraie misère.

Le brave homme va être sénateur un de ces jours. Il s'en est allé.

Bruxelles, 8 avril.

Toujours des improvisations, chère amie. Notre cher et excellent Deschanel, qui te portera ce mot,

part pour Paris dans une heure. Reçois-le comme un de nos meilleurs qu'il est. J'ai vu par quelques lignes de Paul* dans *l'Indépendance* (remercié Paul de ma part) que tu t'étais occupée, et utilement, des sottises rumeurs répandues par l'Élysée sur ma rentrée obtenue. J'avais fait répondre ici immédiatement par ces quelques lignes :

« Plusieurs journaux annoncent que M. Victor Hugo a été autorisé à rentrer en France. On ne s'explique pas l'origine d'un pareil bruit. M. Victor Hugo a fait obtenir autrefois à M. Bonaparte l'autorisation de rentrer en France. Il n'a pas à la lui demander aujourd'hui. »

Te voilà au fait de mon dialogue avec l'Élysée. J'espère que ce mot lui cassera le bec.

Chère maman bien-aimée, j'ai passé hier une bonne soirée. Alexandre Dumas est arrivé, nous avons dîné ensemble et parlé de toi. Il m'a redit comme tout le monde t'aime et te respecte, et je lui ai dit que tout le monde avait bien raison.

Tu as dû voir Hetzel. Il a dû te parler de mon livre et te faire toucher du doigt les obstacles à la publication. Ces obstacles disparaîtront. M. Trouvé-Chauvel, l'ancien ministre des finances, est venu me voir tout à l'heure. Je crois qu'il ira à Londres et qu'il s'occupera du mode de publication de mon livre. Ils étaient là trois anciens ministres de 1848, Charras, Freslon et Trouvé-Chauvel. Je leur ai lu quelques pages de mon manuscrit. L'effet a été bon. Trouvé-Chauvel a dit : Ce livre sera un événement et un monument.

Avez-vous lu cette petite histoire ?

« M. Villemain ayant été obligé de se présenter à l'Élysée pour quelque affaire relative à l'Académie française, M. Bonaparte lui dit d'un ton aigre-doux : « Monsieur Villemain, l'Académie française me boude ; elle n'est pas comme l'Académie des sciences qui m'a donné trois sénateurs. — L'Académie française est plus heureuse, a répondu M. Villemain, elle vous a donné trois exilés. »

Pour aujourd'hui, voilà mon sac à nouvelles vidé. Quant au cœur, il ne se vide pas. Je t'écrirais une page de tendresses que je n'aurais pas commencé. Charles est sorti, mais je fais sa commission en t'embrassant bien tendrement ainsi que ma Dédé et mon Toto. Je m'ennuie bien de sa prison. S'il s'ennuie autant de mon exil, ce sera une bonne heure que celle où nous nous reverrons. J'ai su le beau succès de Paul Meurice**. Félicite-le et embrasse-le pour moi.

Je serre la généreuse main d'Auguste.

Bruxelles, 14 avril.

Chère maman bien-aimée, je t'envoie un mot pour Paul Meurice. Son succès nous a fait une joie ici. Nous avons bu à sa santé, dis-lui cela.

J'ai eu à deux reprises une visite que je ne puis t'écrire en détail, mais que je te conterai le bienheureux jour où nous nous retrouverons. C'est le médecin de la famille d'Orléans, M. Guéneau de Mussy, qui est venu me voir. Quoiqu'il m'ait dit le contraire, il m'a paru qu'il avait une mission. C'est du reste un homme distingué et qui a été parfaitement bien de toute façon. Il m'a dit que les d'Orléans se souvenaient toujours que j'avais été le dernier qui avait proclamé la régence le 24 février sur la place de la Bastille, quand tous leurs amis se cachaient et s'évanouissaient. Il m'a dit que Mme la duchesse d'Orléans disait de moi avec douleur : *Quoi ! est-il possible qu'il ne soit pas notre ami !*

Je lui ai parlé dans les meilleurs termes des princes d'Orléans, et en particulier avec grand respect et sympathie profonde de Madame la duchesse d'Orléans. Mais j'ai terminé en disant : Du reste, j'appartiens à jamais à la République. — Je pense qu'il aura compris.

Il fait ici très beau depuis quelques jours, mais je n'en profite pas, travaillant presque toute la journée. En ce moment, j'ai le plus beau soleil du monde sur le papier de cette lettre et ma fenêtre est toute grande ouverte. La seule chose qui me fatigue, c'est d'être assez souvent obligé de refaire des choses déjà faites dans mon livre, à cause des nouveaux renseignements. Oh ! comme je comprends le mot de l'abbé Vertot : Mon siège est fait !

Mon mal du larynx a à peu près disparu ; il est remplacé par une douleur sourde et fixe au cœur. On me dit qu'il faudrait marcher et moins travailler, et c'est justement ce qui m'est impossible. A la grâce de Dieu !

Nous trouvons d'ici que tout va bien là-bas. Je me défie un peu de notre coup d'œil d'exilés, et je tâche de ne pas me flatter. Après tout, que la providence fasse ce qu'elle voudra. J'ai dix ans d'exil au service de la République.

Chère amie, tes lettres sont ce que je sais de plus noble, de plus digne et de meilleur au monde. Elles n'ont de défaut que quand elles sont courtes. Écris-moi donc long et beaucoup.

Bruxelles, 19 avril.

Chère amie, je te réponds tout de suite. Je suis très content de mon Toto. Dis-le-lui bien et embrasse-le

* Paul Foucher, frère de Mme Victor Hugo.

** Le drame *Benvenuto Cellini*.

pour moi sur les deux joues. Je ne reçois que félicitations et enthousiasmes à son sujet*. On m'arrête dans la rue pour me dire : Vous avez un fils digne de vous. Seulement il faut qu'il comprenne que *dignité oblige*. Il faut qu'il continue et que, lui et Charles, prennent la vie au sérieux. Tout ce que tu m'écris à ce sujet est profondément juste et vrai. — Entends-tu, mon Victor ? — Crois ta mère et suis ses conseils.

Je vais donc vous revoir et nous allons recommencer la douce vie de famille. Tout cela nous remplit de joie ici. Il faut du reste prendre nos mesures bien vite et dès à présent.

Si je vends mon livre en Angleterre, comme c'est de plus en plus probable, je quitterai la Belgique dans quinze jours ou trois semaines. Il serait peu raisonnable peut-être que vous vinssiez y faire un établissement pour si peu de jours, louer un appartement, etc. Voici quel serait mon plan en ce cas : Sitôt mon livre vendu, j'irai à Londres et de là à Jersey tout de suite. Jersey est une ravissante île anglaise, à dix-sept lieues des côtes de France. On y vit très bien à bon marché. Tous les proscrits disent qu'on y est admirablement. Je tâcherais de trouver et je trouverais probablement à Jersey un appartement, peut-être une maisonnette, ayant vue sur la mer et fenêtres au midi, et, pourquoi pas ? un jardin. Nous nous installerions à Jersey le plus confortablement possible, et que le Bonaparte dure ce qu'il voudra, cela nous serait égal. L'hiver, nous pourrions aller à Londres, et l'été nous serions à Jersey. A Jersey, on parle français, ce qui est précieux, aucun de nous ne sachant l'anglais.

J'ajoute que nos amis viendraient nous y rejoindre. Nous aurions une chambre pour Auguste, un étage pour M. et M^{me} Paul Meurice, et nous pourrions de là faire ensemble le *Moniteur universel des peuples* dont je jette en ce moment les bases avec M. Trouvé-Chauvel. M. Trouvé-Chauvel part pour Londres demain avec des notes dictées par moi. Il est enthousiasmé de mon idée d'une librairie triple à Londres, à Bruxelles et à New-York, et d'un Journal des peuples rédigé par Kossuth, Mazzini, etc., et moi. Je crois que nous allons faire de grandes choses. Mais tout cela nous chasse de la Belgique. J'en suis triste, car c'est un pays doux et honnête, et qui eût été fort agréable l'été. En ce moment nous n'avons que le froid.

Réponds-moi sur tout cela, chère maman bien-aimée. Si tu aimes mieux venir tout de suite, n'hésite pas à le dire, je n'y ferai pas résistance, va ! Si tu crois sage d'adopter mon plan, discute-le avec Dédé et Toto, et écris-le-moi.

Dans tous les cas, je ferai ce que tu voudras, ce que vous voudrez tous, mes chers bien-aimés.

Ma douleur au cœur va mieux. Je t'embrasse tendre-

* François-Victor, à qui on avait voulu remettre le reste de sa peine, avait obstinément refusé cette demi-grâce, et avait été jeté, presque de force, hors de la Conciergerie.

ment et mes enfants. Consulte Auguste sur mon projet. Fais-lui toutes mes plus tendres amitiés, et à Meurice.

Bruxelles, 30 avril.

Chère amie, avant-hier, comme Lamoricière sortait de chez moi, Bixio y est arrivé et m'a remis ta lettre.

Tu me grondes de la brièveté de mes lettres et je te remercie de m'en gronder ; mais je ne mérite pas de reproche. J'écris sans cesse ; plus je vais, plus les documents abondent. Il est maintenant évident que cela fera deux volumes. Le matin je fais le livre ; à partir de midi je fais le dossier, recueillant les *dépositions*, écoutant les témoins, etc. Le soir je me remets au livre. Je n'ai pas même le temps de me promener une heure par jour ; une demi-heure à peine, après le dîner, et encore fait-il très froid le soir. Tu vois que, lorsque j'écris, j'ai plus de mérite à écrire deux pages que d'autres dix. Du reste, c'est mon bonheur de causer avec toi.

Mon Charles s'est mis au travail, et, j'espère, sérieusement. Il fera et nous t'enverrons avant peu la première lettre au *Siècle*. La chose est assez difficile à faire. Éviter la politique en un tel moment et trouver le moyen d'intéresser, ce n'est pas commode. Mais je suis sûr que Charles s'en tirera à merveille.

Chère amie, si la non-conclusion de mes affaires à Londres amenait la prolongation de mon séjour ici, nous prendrions immédiatement des mesures et tu viendrais nous rejoindre tout de suite. Nous vous désirons comme vous nous désirez. Notre vie ici est toute à tronçons rompus, et il nous tarde de reprendre la vie de famille, seule vraie joie des proscrits.

Je n'ai plus que peu de place et je veux la remplir de tendresses. Jet'embrasse et ma Dédé et mon Victor. Dis à Victor que Charles travaille. Allons ! course au clocher entre Victor et Charles ! Je t'embrasse encore. Toutes nos plus tendres amitiés à Vacquerie, et à Meurice, dont le *Benvenuto* m'enchanté.

Bruxelles, 12 mai, 9 heures du soir.

Chère amie, ta lettre m'arrive. Quoique je ne me fasse aucun reproche, car mes heures se passent dans un travail acharné, j'ai du remords de penser que tu as été quinze jours sans lettres, et que tu es triste. Je veux que tu en reçoives deux coup sur coup. Charles

qui a bien travaillé toute la semaine, est ce soir au théâtre où Mme Guyon joue, et moi je reste au logis pour l'écrire.

Je n'ai pas encore vu l'homme de Londres. Je l'attendais hier, et je l'attends toujours. Je crois, chose triste, que, même en Angleterre, il n'y a plus de presse libre et qu'on recule devant l'audace de publier mon livre. Ceci entre nous, car il ne faut parler de cet obstacle à personne, les gens de l'Élysée s'en réjouiraient et feraient en sorte d'augmenter les difficultés. Dans ce cas-là, je suis résolu, je publierais le livre à mes frais, et n'importe comment.

Tu as en ce moment l'article de Charles. Il est très remarquable et sera, je crois, très remarqué. Le premier article inséré, je suis convaincu que Charles travaillera, et c'est un grand point.

Ma chère femme, ma chère petite fille, mon Victor, que vous me manquez ! J'ai ici de bien tristes heures. J'aspire au moment où nous vous retrouverons tous. Je voudrais voir sourire le doux visage de mon Adèle-Dédé. Sais-tu, ma Dédé, qu'il y a tout à l'heure six mois, six mois ! que je ne t'ai vue ! Et toi, mon Victor ! En m'attendant, rends ta mère heureuse.

Je me réfugie de toutes mes tristesses dans le travail, travail le matin, travail le jour, travail la nuit ; mais c'est encore une tristesse que ce travail-là, labeur austère de châtiment et de justice.

Quand nous serons réunis, je ferai des vers, je publierai un gros volume de poésie, je me dilaterai le cœur, et il me semble que nous aurons des heures charmantes. Que ne suis-je à ce temps-là !

Mme Guyon m'a apporté une très noble lettre de Janin. Remercie-le si tu le rencontres. Dis aussi à notre cher Théophile combien je suis touché de lire mon nom dans ses beaux articles.

Bruxelles, 30 mai.

Je te réponds tout de suite, chère amie, et tu auras cette lettre demain matin. Je l'envoie directement pour ne pas perdre de temps. Tout ce que tu as ébauché est très bien, continue, il est impossible de mieux faire. Chère amie, j'ai le cœur serré de penser que tu es seule là-bas et qu'il faut que tu obvie à tant de choses et d'affaires à la fois. Mais, de mon côté, tu le sais, je travaille, je ne perds pas une minute.

Victor a écrit hier à Charles. Le pauvre enfant est frappé de quelque malheur, tu dois savoir ce que c'est. Il me demande de le recevoir ici. Nous lui avons écrit de venir tout de suite. Je pense qu'il nous arrivera mardi matin. Nous tâcherons de l'occuper et de le consoler. Mais tu vas être encore plus seule. Cela me

fait hâter plus encore le moment où nous serons tous réunis, moment bienheureux, tu verras !

Ici deux pages en détails de chiffres et d'affaires.

Chère bien-aimée, cette lettre est affaires d'un bout à l'autre. A peine ai-je pu te dire un mot de mon cœur. Tu m'es nécessaire, entends-tu bien. Tu as été grande et admirable dans toutes ces traverses. Ne doute pas une minute, ni du présent, ni de l'avenir. Tu verras comme nous ferons un petit groupe heureux à Jersey. Nous t'embrassons bien tendrement, Charles et moi. Si Jersey traînait en longueur, tu viendrais nous rejoindre à Bruxelles. Dis à Victor que sa chambre (la tienne) est prête.

Chère femme, chère fille, je vous aime. Vous êtes mon bonheur et ma joie.

Mes plus tendres amitiés à Paul Meurice. Auguste est-il de retour ?

1^{er} juillet, Bruxelles.

Chère bien-aimée, quatre mots à la hâte. N'ayant pas d'occasion, je t'écris par la poste. Aujourd'hui même on met sous presse, à Londres, un volume de moi. *Personne n'a osé acheter le manuscrit* ; on l'imprime, c'est ça toute la hardiesse anglaise.

Cela paraîtra le 25 juillet et sera intitulé *Napoléon le Petit*. C'est long comme le *Dernier jour d'un Condamné*.

J'ai fait ce livre depuis que tu nous as quittés*. Je publierai l'Histoire du Deux-Décembre plus tard. Étant forcé de l'ajourner, je n'ai pas voulu que Bonaparte profitât de l'ajournement. J'espère que vous serez tous contents de *Napoléon le Petit*. C'est une de mes meilleures choses. J'ai improvisé ce volume en un mois ; j'ai travaillé presque nuit et jour.

La grande affaire de Londres ne va pas mal. Le capitaliste est trouvé. Mais il ne veut faire que de la littérature. En Angleterre, ils ont peur de la démocratie.

Charles fait son roman *et travaille beaucoup*. J'en suis très content.

Ne parle encore à personne de *Napoléon le Petit*, excepté à Auguste et à Paul Meurice, en leur recommandant le secret. Il faut que cela tombe comme une bombe.

J'ai encore mille et cent mille choses à te dire, mais la poste me presse. A bientôt. Je vous aime tous.

* Mme Victor Hugo était venue, au commencement de juin, passer quelques jours à Bruxelles.

Bruxelles, 13 juillet.

Hier, un incident ; deputation de proscrits me priant de ne pas quitter Bruxelles. Je réponds : Cela ne dépend pas de moi ; on m'expulserait. On me réplique : Attendez qu'on vous expulse. Je leur dis : — Mais si nous faisons un éclat de la chose, ce qui peut être un acte politique utile, il y aura solidarité, on vous expulsera peut-être tous. — Hé bien ! nous vous suivrons et nous nous reformerons autour de vous à Jersey. Vous parti, la proscription en Belgique est décapitée : le parti, aujourd'hui à Bruxelles, se trouve rejeté à Londres. Vous êtes centre. A Jersey, vous serez seul. Restez-nous jusqu'à ce qu'on vous chasse. — Je leur ai dit que j'étais tout à eux et je les ai engagés à réfléchir, car une expulsion générale qui s'ensuivrait froisserait bien des intérêts, surtout les plus pauvres. Ils vont se consulter de nouveau, et ils reviendront.

Mon départ d'ici n'en est pas moins certain (car le ministère Lehon me chassera avec fureur) ; mais, n'étant plus volontaire, il serait retardé de quelques jours.

Tu sais qu'on m'a fait dans les journaux d'ici et d'Allemagne sénateur, prince et grand aigle de la Légion d'honneur avec deux millions de dotation ; moyennant quoi *Napoléon le Petit* resterait en portefeuille. J'ai haussé les épaules. Puis on a parlé amnistie.

Charles achève son roman. Il m'a lu les premiers chapitres qui sont on ne peut plus réussis. C'est très remarquable et comme fond et comme formé. Je ne doute pas du tout du succès et je crois que tu seras contente.

25 juillet, dimanche matin.

L'imprimeur sort d'ici, chère amie. Le livre paraîtra mercredi ou jeudi au plus tard. Il faut donc que tu partes sitôt cette lettre reçue. Rends-toi directement à Jersey, à *Saint-Hélier*, qui est la ville principale. Il doit y avoir là de bons hôtels. Tu t'y installeras et tu nous attendras. Charles n'a pas fini son livre, mais il est déterminé à partir avec moi. Je pense que nous serons à Jersey vendredi ou samedi au plus tard, notre intention étant de brûler Londres.

Chère amie, la semaine ne s'achèvera pas, je l'espère, sans que nous nous revoyions et que nous soyons réunis. Ce sera enfin une bonne et vraie joie, la première depuis ces sept mois d'exil. Ma chère petite Dédé, que j'aurai du bonheur à t'embrasser !

Les incidents se sont multipliés et se multiplient

encore, et un violent orage bonapartiste fondra autour du livre. C'est tout simple. Je te conterai les détails là-bas.

Vous avez dû passer huit beaux et bons jours à Villequier. Une partie de mon cœur est ensevelie là. Chère bien-aimée, tu as été voir notre Didine et son Charles ; tu as prié pour toi et pour moi, n'est-ce pas ?

Comme il faut tout prévoir et que des incidents peuvent nous retarder, si par hasard nous n'étions pas à Jersey à la fin de la semaine, ne t'inquiète pas. Je crois pourtant fermement que nous y serons.

Mes co-proscrits ne voulaient pas me laisser partir. Trois députations sont venues me trouver à ce sujet. Je leur ai fait comprendre que mon expulsion forcée (inévitabile) serait de l'honneur pour moi et de l'amoindrissement pour eux. Ils n'ont plus insisté, mais je vois avec plaisir qu'ils me regrettent et que tous (à peu près) m'aiment et se grouperaient volontiers autour de moi. Je sais ce que je veux et je ne veux que le bien.

J'espère que je trouverai Auguste à Jersey, et ce que tu me dis de la visite qu'y feront Paul Meurice et sa charmante femme, m'enchanté. Nous aurons là peut-être quelques douces journées, en dépit des tempêtes qu'on fait autour de mon nom.

Ponsard est venu me voir. Janin est venu et a pleuré en m'embrassant. Je crois que je laisserai une bonne trace ici et un souvenir respecté.

Je n'ai plus de place que pour t'embrasser et ma Dédé avec tout ce que j'ai de plus profond dans le cœur.

Londres, lundi 2 août.

Nous voici à Londres, chère amie. Je t'écris bien vite. Nous avons quitté Bruxelles, Charles et moi, avant-hier ; mes co-proscrits m'avaient donné la veille un dîner d'adieu. Le lendemain, plusieurs, entre autres Madier-Montjau et Deschanel, m'ont conduit à Anvers ; là, m'attendaient nos co-réfugiés d'Anvers ; ils m'ont reçu et on a improvisé un banquet que j'ai présidé. Hier matin, les Belges démocrates d'Anvers m'ont offert un grand déjeuner où ils ont invité tous les proscrits.

Au moment où nous nous mettions à table, sont arrivés de tous les points de la Belgique une foule de représentants et de proscrits pour me dire adieu. Parmi eux Charras, Parfait, Versigny, Brives, Valentin, Étienne Arago, etc. — Déjà s'étaient rendus à Anvers pour le même objet Agricole Perdiguier, Gaston Dusoubs, Buvignier, Labrousse, Besse, etc., et une foule d'écrivains et de journalistes proscrits, Leroy, Courmeaux, Arsène Meunier.

Bocage est arrivé exprès de Paris. Tout ce voyage a été une longue ovation.

Madier-Montjau, au départ, m'a adressé un vraiment très beau discours, qui venait du cœur. J'ai assez bien parlé en réponse. Discours des écrivains, discours des représentants, discours des Belges ; parmi eux Cappellemans, que tu as vu chez Paul et qui m'a dit des paroles touchantes. Au moment où je suis monté sur le *Ravensbourne*, à trois heures, pour venir à Londres, une foule immense encombrait le quai, les femmes agitaient des mouchoirs, les hommes criaient *Vive Victor Hugo*. J'avais, et Charles aussi, les larmes aux yeux. J'ai répondu *Vive la République !* ce qui a fait redoubler les acclamations.

Une pluie battante venait en ce moment-là et ne les a pas dispersés. Tous sont restés sur le quai tant que le paquebot a été en vue. On distinguait au milieu d'eux le gilet blanc d'Alexandre Dumas. Alexandre Dumas a été bon et charmant jusqu'à la dernière minute. Il a voulu m'embrasser le dernier. Je ne saurais te dire combien toute cette effusion m'a ému. J'ai vu avec plaisir que je n'avais pas semé un mauvais grain.

Madier-Montjau et Charras, m'ont prié, au nom de tous nos co-proscrits de Belgique, de voir ici Mazzini, Ledru-Rollin, Kossuth, pour régler avec eux les intérêts de la démocratie européenne. Ils m'ont dit : Parlez comme notre chef. Ceci me retiendra à Londres jusqu'à mercredi. Attends-nous donc à Jersey jeudi ou vendredi.

J'espère que tu es là passablement et qu'avant peu tu y seras tout à fait bien. Charles se fait homme dans tout ceci, il va très virilement en avant.

Si Auguste est avec vous à Jersey, ce sera une grande joie pour moi de l'embrasser. J'ai écrit à Victor d'y être le 5 et j'y compte. Nous serons alors tout l'ancien groupe heureux.

Mon livre ne paraît que jeudi. Il y a eu des retards de prudence que je t'expliquerai. Je fais verser dans la caisse de secours des proscrits les premiers cinquante francs qu'il me rapportera.

Je t'embrasse, chère femme bien-aimée. J'embrasse ma Dédé, que je n'ai pas vue depuis huit mois. Hélas ! oui, il y aura huit mois demain. Quel bonheur ! se revoir !